

MA PARCELLE

Sylvain Lecointre

raconter la vie

Certes le bord de mer n'est pas très loin, une trentaine de kilomètres à tout casser. C'est un dépaysement à peu de frais, une irruption dans un autre monde que le mien ici en plaine Cauchoise. Mais je veux avancer mon travail et finalement la cueillette des haricots par ce bel après-midi d'un banal dimanche du mois d'août a quelque chose de reposant : je suis certain de les vendre sur mon prochain marché du mercredi à Yvetot. Une centaine d'euros pour la journée plié en deux, un genou à terre. Ma sciatique récurrente depuis quelques jours m'oblige à penser des combines nouvelles pour m'épargner de la peine. Aussi la technique peu orthodoxe de cueillir les trois rangs de la planche ensemble me convient finalement bien. Je ne suis pas à plaindre, loin de là. Ce travail m'occupe les mains mais mon esprit est libre. Parfois je rumine des choses pénibles, du ressentiment mais pas là par cet après-midi ensoleillé et doux. Je repense à ce passage du livre de Thoreau : *Walden* ou *la Vie dans les bois*. L'auteur y fait aussi une comptabilité de sa culture des haricots. Je m'amuse en me rappelant qu'il évoque les gages de l'ouvrier qui lui a semé les précieuses graines. Côté autonomie, je suis plus au top que l'auteur transcendantaliste : j'assume seul toutes les opérations de ma production.

Ma parcelle se situe à côté d'un chemin de randonnée. Souvent des groupes de marcheurs équipés comme il se doit l'emprunte. J'espère que mon « quatre pattes » n'éveille pas un sentiment de pitié dans leur esprit car je le répète : je vis assez bien ce travail dominical, en toute sérénité même en me remémorant les circonstances de la lecture du livre qui accompagna les années proches de ma vingtaine. Je venais de passer un CAP de mécanicien ajusteur et n'avais que deux obsessions en tête : ne pas faire le service militaire et échapper au travail en usine. Dans mon esprit, tout cela était lié et s'imbriquait de façon déconcertante. L'époque voulait certainement cela et mon cheminement était loin d'être singulier. Ma « vocation » a du naître en regardant *Le Grand Échiquier* de Jacques Chancel consacré à la chanteuse Joan Baez dans le sinistre foyer de mon collègue d'enseignement technique. Pièce sans fenêtre aussi sale que puante avec ce soir-là, un dé clic, quelque chose qui naissait en écoutant l'hommage aux

objecteurs de conscience qui précédait l'interprétation de la chanson « Parachutiste ».

Ma vie militante d'alors s'emboîtait avec ma vie tout court. Mes parents venaient d'acheter la petite ferme de mon grand-père à une noble parisienne. J'aidais à construire la maison et à faire les aménagements (clôtures, bâtiments, plantations). Je gagnais un peu d'argent avec des travaux saisonniers comme les vendanges ou en aidant un oncle artisan charpentier. Les séjours sur le plateau du Larzac et les divers stages et rencontres me socialisaient en même temps qu'ils m'apportaient les rudiments intellectuels et politiques. Ces années de relative insouciance passèrent. Les chocs pétroliers puis le début du chômage de masse finirent par me faire retomber les deux pieds sur terre. Si je voulais vivre sans patron et profiter de l'opportunité de travailler sur la ferme ici, il fallait au moins que je me forme dans le domaine. Je me suis donc lancé à fond dans la reprise des études pour devenir maraîcher avec entre temps un travail précaire au contrôle laitier (je passais dans les fermes du secteur pour assister à la traite des vaches avec prises d'échantillons de lait et « pesage » des quantités produites). Mon militantisme s'éloignait même si le choix de faire mon stage en organisme au siège parisien du syndicat des travailleurs paysans me permit de renouer un peu avec le climat des années passées.

*

Mes diplômes en poche, je revins ici et m'installai comme maraîcher. En me remémorant cette période, je m'aperçois que ma vie ne tourna plus qu'autour de ma ferme. Je ne vivais que pour elle même si je continuais à lire et à m'intéresser à la marche du monde. Mes contacts sociaux se résumaient à ma présence sur les deux marchés d'Yvetot pour y vendre mes légumes.

Pendant près de trente ans, j'ai vécu en-dehors de tout système hiérarchique. Je n'ai jamais eu ni salarié, ni stagiaire. Pour les travaux nécessitant la présence de plusieurs personnes, c'est entre collègues, et sur un pied d'absolue égalité, qu'ils s'effectuent. Mes contacts avec les organismes comme la mutualité sociale agricole, la banque ou les administrations sont rares et dans tous les cas ils se réalisent avec des gens de mon niveau, très rarement avec des responsables, des cadres (dans ce cas, c'est plutôt un mauvais souvenir car c'est pour régler un problème). Puis

j'ai voulu renouer avec une activité militante. Ma petite entreprise trouvait son rythme de croisière et je prenais davantage d'assurance pour commercialiser mes légumes. Je devais aussi m'ennuyer un peu sur ma ferme et recherchais des contacts plus larges et plus variés. Tout cela est complexe et au final peu pensé sur l'instant. Évidemment, je n'avais aucune ambition, ni désir d'une carrière quelconque. Je ressentais que j'avais des choses à dire, c'est tout. J'étais davantage dans la logique du « corps collectif » que dans celui de l'intellectuel du même nom. La différence étant qualitative, davantage humaine et chaleureuse. Or sans m'en apercevoir, ce que j'avais fui en m'installant à mon compte, je l'ai pris dans la figure en renouant avec une vie militante. J'ai retrouvé en pire la dépossession engendrée par les appareils hiérarchiques, le règne des petits chefs avides de pouvoir, le caporalisme.